

Ducène Jean-Charles

Université Libre de Bruxelles

LA RELATION DE L'AMBASSADE DE SADIK ÜL-MÜEYYED AL-'AZM EN ETHIOPIE (1904)

I. Introduction

De la mi-avril 1904 à la mi-juillet de la même année, Sadik ül-Müeyyed al-'Azm conduit une ambassade en Ethiopie, auprès du négus Ménélik II (règne 1889-1913), pour le compte du sultan 'Abdülhamid II (règne 1876-1909). Une fois rentré à Istanbul, l'auteur publie le récit de sa mission à partir de notes prises en cours de route, d'informations recueillies sur place et de lectures. L'ouvrage est publié en turc en 1904 (*Habesh Seyahatnamesi*)¹. Le récit est alors traduit en arabe par des membres de sa famille et publié au Caire en 1908 (*Rihlat al-Habasha*)². Par la quantité des informations rassemblées et la neutralité de l'observation, ce texte devient rapidement la source unique en turc et en arabe sur l'Ethiopie moderne (O'Fahey 1903: III.A. 59-60; Ahmed 1992:40; Kakhâla 1993: I. 825).

II. Contexte historique : l'empire ottoman, l'Afrique et l'Ethiopie

A la fin du XIXe siècle, l'empire ottoman voit petit à petit ses territoires africains passer sous le contrôle des Européens malgré ses protestations : l'Algérie en 1830, la Tunisie en 1881, l'Egypte en 1882. En 1884, les Ottomans doivent renoncer à leur droit sur la Somalie face aux occupations des Italiens et des Britanniques.

¹ Sadik ül-Müeyyed Azımzade 1322 [1904]. Le texte a été partiellement réédité : Sadik el-Müeyyed 1999. Des contraintes informatiques nous ont obligé à adapter certaines lettres du turc et à simplifier le système de transcription de l'arabe.

² Sâdiq Bâshâ al-Mu'ayyad al-'Azm 1326 [1908] et rééditée en 2001 (Sâdiq Bâshâ al-Mu'ayyad al-'Azm 2001); c'est l'édition que nous citons. Nous préparons une traduction française de l'ouvrage.

Cet intérêt pour l'Afrique se marque aussi par un rapport fourni en 1894 à Abdülhamid II, à la demande d'un aide de camp du sultan, Ibrahim Derviş Pasha (Deringil 1990: 124-126)³, par un sujet ottoman ayant vécu en Afrique centrale entre 1878 et 1882. Dans ce document, il rendait compte de ses activités. Dès 1884, les Ottomans nourrissent des craintes par rapport aux appétits italiens en Libye (Deringil 1990: 124). En janvier 1902, ils pensent même un instant que l'attaque italienne est imminente (Akarlı 1990: 81). Par ailleurs, les Ottomans⁴ ou leurs « sujets » égyptiens ont renforcé leur présence dans la mer Rouge durant le dernier quart du XIX^e siècle : occupation égyptienne de Harar de 1875 à 1887 et présence turque au Yémen de 1872 à 1911.

Or, l'Ethiopie venait d'être en but aux entreprises coloniales italiennes et surtout elle avait défait cette dernière à la bataille d'Adwa le 29 février 1896, rare victoire d'un état « pré-moderne » sur une nation coloniale européenne. Il pouvait donc être intéressant pour Istanbul de tenter un rapprochement (Erlich 1994: 78). Par ailleurs, l'Ethiopie ainsi que la Corne de l'Afrique en général, possédaient des populations musulmanes et leur faire connaître l'intérêt que le calife-sultan 'Abdülhamid II leur portait entrainait parfaitement dans la politique panislamique de ce dernier.

Du côté éthiopien, Ménélik II avait déjà tenté à plusieurs reprises de nouer des relations avec Istanbul mais à propos de la chapelle que des moines éthiopiens occupaient au Saint-Sépulcre et que les Coptes revendiquaient⁵.

³ Pour un exemple antérieur, v. Luffin, X., *L'ümitburnu seyahatnamesi d'ömer Lüfti: un témoignage inédit à propos de la communauté musulmane du Cap (1862-1866)*, dans ce même numéro.

⁴ Pour une mise au point récente, v. *Islam Ansiklopedisi*, s. Habesh eyaleti, XIV, pp. 363-367 (Cengiz Orhonlu).

⁵ La présence éthiopienne à Jérusalem est attestée au moins depuis le XIII^e siècle mais dans le courant du XVI^e siècle la communauté se réduit à un tel point que les quelques moines se contentent d'habiter une niche sur le toit de la chapelle de Sainte Hélène. Ce réduit est supposé avoir été octroyé aux Ethiopiens à Jérusalem par Salomon. Avec la dislocation de « l'empire » abyssin au XVIII^e siècle, les quelques moines se retrouvent sans ressource et vivent de la charité des autres communautés monophysites, les Arméniens et les Coptes. De manière symbolique, ce sont d'ailleurs les Coptes et les Abyssins qui détiennent les clefs du passage qui mène au toit de la chapelle. Cette coexistence tourne à l'aigre. En 1838, lorsque la petite communauté éthiopienne fut exterminée par la peste, les Arméniens et les Coptes obtiennent de Muhammad Alî, alors en charge de la Palestine, de pouvoir brûler leurs effets, y compris les documents et les livres. Quelques années plus tard lorsque des Ethiopiens se présentent pour réoccuper leur emplacement traditionnel, les Coptes refusent de leurs concéder les mêmes droits qu'auparavant. Des négociations s'ensuivent avec Istanbul, les responsables des lieux saints, avec l'entremise des Russes et des Anglais. Sous Théodoros II, la situation n'avance guère mais Yohannes IV envoie de l'argent pour acheter un terrain en-dehors de la ville et y construire un nouveau monastère. En 1884, la nouvelle communauté s'organise. En 1893, le nouveau monastère, Dabra Gannat, est terminé. Ce n'est qu'en

Ménélik avait ainsi envoyé une lettre à Abdülhamid en 1889 et le *ras* Makonnen était passé par Istanbul en 1890⁶. En décembre 1896, au retour d'une délégation éthiopienne (Caulk 2002: 649-650) d'Istanbul, le bruit courut de l'intention du sultan d'envoyer une ambassade auprès de son homologue éthiopien. C'est dans ce cadre politique et diplomatique mais bien plus tard que l'ambassade est envoyée par le sultan Abdülhamid II au négus. Ceci dit, Addis Abeba est fortement courtisée en ce début de XXème siècle, le français Bonchamps y passe en 1900; en 1903, elle voit arriver la première ambassade américaine conduite par Skinner (Côte 1900; Skinner 1906). Enfin, en décembre 1905, c'est une importante mission scientifique et diplomatique allemande qui débarque (Tafla 1981: 103-106).

III. L'auteur

Sadik ül-Müeyyed al-Azm appartient à une grande famille syrienne qui donna des gouverneurs et de hauts fonctionnaires à l'empire ottoman pendant près de deux siècles. Sadik ül-Müeyyed voit le jour en 1858 à Damas. Il y entame ses études avant de les poursuivre à Beyrouth, puis à Istanbul et à Berlin. Il atteint le grade de lieutenant-général dans l'armée ottomane et occupe des postes diplomatiques notamment en Bulgarie. Il parle le turc, l'arabe, l'allemand et le français. Il est envoyé en Libye en 1886 et parvient à l'oasis de Djaghbûb pour rencontrer le cheikh des Sanûsis. Il effectue une seconde mission en Libye en 1895 mais cette fois-ci dans l'oasis de Koufra. Ce qui forme un récit publié dans un journal en 1313/1897 et sous forme de livre en 1314/1898. L'ouvrage est accompagné de photos, de cartes et de dessins de l'auteur. Le livre avait pour titre *Afrika Sahra-yı Kebirinde Seyahat*⁷. Le manuscrit fut déposé dans le palais Yıldız.

Par la suite, Sadik ül-Müeyyed est en charge de la réalisation de la ligne télégraphique (Ochsenwald 1980: 23) du Hijaz qui, avec le chemin de fer, sont deux réalisations caractéristiques de l'époque hamidienne. En effet, ces réalisations témoignent de la volonté du sultan de développer les provinces arabes mais aussi, en tant que calife, d'améliorer les communications avec les villes saintes.

1905 qu'une délégation éthiopienne engage à Istanbul un avocat russe pour retrouver dans les archives ottomanes les documents leur rendant leurs droits sur le toit de la chapelle de Sainte Hélène, mais une manœuvre juridique empêche la procédure d'aboutir, v. Cerrulli 1943: I. 88 ; Erlich 1994: 75-77.

⁶ Dans le cadre de ses missions, Ménélik avait fait don d'animaux sauvages au sultan et un zoo avait été constitué au palais de Yıldız, v. Georgeon 2003: 133.

⁷ L'ouvrage a été traduit en arabe par un membre de la famille de Sadik ül-Müeyyed en 1902 sous le titre de *Rihlat hazret sâhib al-sa'âdat 'Azmqâda Sâdiq Bâshâ al-Mu'ayyad ilâ sahrâ' ifrîqiyya al-kubrâ*, Istanbul, 1902. *Rihla fî al-Şahrâ' al-kubrâ bi-Ifrîqiyyâ*, tr. 'Abd al-Karim Abû Şuwayrab, Tripoli, 1998; pour une analyse v. Le Gall 1990: 144-145.

Si le télégraphe est envisagé en même temps que le chemin de fer, il est réalisé en premier et un peu comme une pièce d'épreuve pour l'administration ottomane. La construction de la ligne est mise sous l'autorité de Sadık ül-Müeyyed et c'est l'armée qui s'occupe de sa construction. La ligne est établie jusqu'à Médine mais au-delà les tribus s'y opposent. Sadık ül-Müeyyed est associé, à partir de 1902, à la construction du chemin de fer. Il couche par écrit le récit de ses années dans le Hijaz mais il précise dans sa relation d'ambassade en Ethiopie que son manuscrit disparut dans l'incendie de sa demeure à Istanbul, il en profite alors pour en donner ce que sa mémoire lui a laissé quand l'occasion s'y prête (navigation dans la mer Rouge, rencontre avec les nomades somaliens).

En 1904, il est envoyé auprès de Ménélik II. Il dirige ainsi cette mission composée du *bakbashi* Talib Bey, du *çavuş* Yasin Efendi, d'Ibrahim Bakr Efendi et de *Shawkat* Efendi.

Sadık ül-Müeyyed meurt à Damas en 1910 ou 1911. Par ses origines, son éducation, les fonctions qu'il a exercées, il est l'exemple de la place faite aux Arabes par la politique hamidienne.

III. Habesh seyahatnamesi/ Rihlat al-Ḥabasha

Structure du texte

Le développement du texte suit la progression du voyage depuis le départ du narrateur d'Istanbul et est, en quelque sorte, un journal. Ce sont ces anecdotes qui forment la trame du récit⁸. Ce style diariste n'est pas simplement la notation au jour le jour des péripéties de l'ambassade, l'auteur n'hésite pas à faire preuve d'humour ou à donner libre cours à sa pensée lorsqu'un incident ou une observation lui rappelle quelque chose. L'inconvénient majeur de ce type de narration est l'inclination de l'auteur à vouloir tout dire, d'où parfois des longueurs excessives à propos des problèmes d'intendance ou des impédiments qui perturbent la vie et la progression de sa caravane. Il s'étend sur le climat froid, la pluie, la difficulté qu'il a parfois à se faire écouter des muletiers qui trouvent des astuces pour traîner et les retards que cela provoque. On découvre chemin faisant la manière locale de bâter un âne et les soins apportés aux bêtes, comme les problèmes rencontrés par le cuisinier de la caravane.

Cependant, Sadık ül-Müeyyed n'hésite pas à sortir de son cadre temporel pour nous donner de nombreuses et longues digressions, certaines écrites sur place, d'autres manifestement composées à son retour à partir d'ouvrages européens⁹

⁸ Pour le développement du genre littéraire du seyahatnamesi au XIXe siècle l'influence de la littérature européenne de voyage, v. Herzog, Motika 2000: 139-195.

⁹ L'auteur cite plusieurs éthiopiens depuis Ludolf jusqu'à ses contemporains Isenberg, Mondon-Vidaillet, Guidi, Praetorius et Dillmann, v. Sâdiq al-Mu'ayyad 2001: 195.

sur de multiples aspects de l'histoire, la culture, les populations et l'organisation politico-administrative de l'Ethiopie. Une digression sera tellement importante qu'elle prendra l'aspect d'un appendice (Sâdiq al-Mu'ayyad 2001: 253-286), il s'agit du récit détaillé de la guerre italo-éthiopienne de 1894-1896, rédigé – aux dires de l'auteur – lors de son trajet de retour.

Trajet de l'auteur

Sadık ül-Müeyyed part d'Istanbul sur un bâtiment des Messageries Maritimes le 15 avril 1897 et passe par Izmir, le Pirée et Naples pour être à Marseille le 22 avril. Il reprend la mer le 27 avril pour Port Saïd, d'où il embarque le 5 mai sur le cuirassé français « La foudre », commandé par le commandant Emile Paul Aimable Guépratte (1856-1939)¹⁰, à destination de Djibouti qu'il atteint le 6 mai. Il prend le train pour Dire Dewa, continue ensuite en mulets par Harar (11 mai) et la délégation arrive enfin à Addis Abeba le 4 juin. Après la rencontre avec le négus, elle en repart le 15 juin pour être à Dire Dewa le 26 juin et à Djibouti le 28 juin. La délégation rembarque finalement le 30 juin à destination de Suez sur un bâtiment de la compagnie anglaise Peninsular. Elle est à Suez le 7 juillet et prend ensuite le train pour Alexandrie, d'où elle part le 10 juillet sur un bâtiment russe pour Istanbul où elle arrive le 16 juillet.

Une délégation du sultan-calife

Une série de remarques de l'auteur laisse paraître l'importance qu'il accorde à sa mission de représentation d'Abdülhamid, sultan ottoman et calife des musulmans. N'oublions pas que l'ouvrage est directement publié après le retour de Sadık ül-Müeyyed à Istanbul et que ses notes pouvaient être à destination d'un lectorat en attente. En effet, Abdülhamid avait mis un frein à la politique libérale de ses prédécesseurs pour réorienter la politique intérieure de l'empire vers des réformes pour en garantir l'unité et la sécurité. A ce niveau, l'islam était jugé comme un facteur unificateur au plan interne mais aussi comme un moyen d'attirer la sympathie des musulmans de part le monde et donc d'affermir l'influence potentielle de l'empire ottoman face aux puissances occidentales¹¹. Gardons à l'esprit que la France et la Grande-Bretagne ont d'importantes populations musulmanes dans leurs colonies, que ce soit en Afrique du Nord ou en Inde.

L'auteur s'étend sur les honneurs que les Occidentaux lui rendent tout au long de son voyage depuis sa montée à bord du cuirassé français «La foudre»

¹⁰ *Dictionnaire de biographie française*, fasc. XCVI (1985), coll. 1453-1455.

¹¹ Ce panislamisme et le rapprochement avec l'Allemagne de Guillaume II ont fait craindre à certains à l'époque une alliance stratégique dangereuse, v. Mantran 1989: 533-535.

jusqu'à son départ définitif de Djibouti pour Port-Saïd. Par exemple, quand il descend du cuirassé à Djibouti il remarque : «le capitaine et ses officiers nous firent leurs adieux et nous passâmes entre des soldats alignés sur le pont pour recevoir les honneurs militaires. Le drapeau ottoman était levé sur le grand mât, de même que le capitaine et les officiers avaient revêtu leurs uniformes officiels. Quand nous descendîmes dans les canots à vapeur et que nous nous dirigeâmes vers la ville, des coups de canon furent tirés pour nous rendre les honneurs. Lorsque les canots nous amenèrent au quai sur lequel se trouvait le siège de l'administration du gouverneur, monsieur Bonhoure¹², gouverneur de la Somalie française, monta à nos côtés. Nous le trouvâmes excessivement poli, attentionné et humain. Il fit preuve envers nous d'une grande déférence (Sâdiq al-Mu'ayyad 2001: 38-39)» Et l'auteur de signaler qu'au banquet donné à son honneur par les autorités françaises, le lendemain, au palais du gouverneur, un drapeau ottoman ornait la porte du grand salon en face d'un drapeau français et que Bonhoure porta un toast à la santé du sultan. Plus tard, à Harrar, la délégation reçoit les consuls anglais, français et italien. Bien entendu, à son arrivée à la capitale éthiopienne, il est accueilli par diverses personnalités du corps diplomatique et reçoit ainsi la visite de l'attaché militaire de l'ambassade de France, Martin Decaen, venu l'accueillir au nom de l'ambassadeur Léonce Lagarde (Sâdiq al-Mu'ayyad 2001: 39)¹³. Plus tard, il se lie avec l'ambassadeur de Grande-Bretagne, Harrington – avec lequel il discute de la possibilité de retourner en Egypte en regagnant le Nil par le Soudan ! –, et il reçoit aussi la visite du chargé d'affaires de l'ambassade d'Italie et le traducteur de celle de Russie. Et quand il quitte définitivement Djibouti, le nouveau gouverneur Albert Dubarry¹⁴, organise à nouveau un banquet. Sadık ül-Müeyyed est manifestement sur le même pied que ses interlocuteurs.

Quant à la position du sultan comme calife, Sadık ül-Müeyyed se plaignait à s'arrêter à de nombreuses reprises sur les honneurs rendus par les populations musulmanes d'Ethiopie à la délégation du sultan tout au long de son trajet, et ceci depuis son installation à «l'hôtel des arcades» à Djibouti quand il remarque: «Depuis notre arrivée à terre, tous les indigènes et tous les musulmans s'étaient présentés à nous en masse pour nous souhaiter la bienvenue avec beaucoup de

¹² Adrien Jules Jean Bonhoure fut, de décembre 1903 à avril 1904, pour la troisième fois, gouverneur de la Somalie française.

¹³ Léonce Lagarde (1860-1936) débarque à Obock en 1884 comme Commissaire de la Marine pour prendre possession de ce point de relâche acquis par la France en 1862 et pour en déterminer les frontières. En 1892, il transfère sa résidence d'Obock à Djibouti. Il est nommé Ministre plénipotentiaire à la cour du négus en 1897, Marchat 1977: II. 432-434.

¹⁴ Albert Dubarry fut gouverneur faisant fonction du 2 avril 1904 au 5 août 1904.

respect. Ils ne s'en contentèrent pas, mais ils nous attendirent à l'extérieur, alors que nous étions chez le gouverneur et *ato* Yusef. Quand nous sortîmes, ils nous accompagnèrent en récitant la profession de foi et en criant «*Allâh akbar !*». Ils continuèrent de la sorte, et chaque fois que nous sortions de quelque part, ils nous accompagnaient d'un endroit à un autre. Ils profitèrent de chaque occasion pour exprimer leur immense joie de notre arrivée dans leur ville. Si nous avions demandé pour monter [sur un animal], des dizaines d'entre eux se seraient précipités pour nous porter, et si nous les avions interrogés sur la route à suivre, des centaines se seraient présentés pour nous servir de guide ! Mais nous n'avions pas besoin d'eux, car le gouverneur, juste après notre arrivée, avait envoyé son secrétaire pour qu'il soit notre accompagnateur durant notre séjour à Djibouti. Je déclinai poliment l'offre en le remerciant de son attention et je me contentai des hommes de la police, spécialement attachés à notre service. Peu après notre arrivée à l'hôtel, les musulmans s'assemblèrent devant l'hôtel et leur nombre devint réellement important. Ils ne s'étaient pas contentés d'apercevoir une fois la délégation envoyée par le calife de l'islam, ils voulaient la voir autant qu'ils le pouvaient. Cette cohue devant le bâtiment continua bien après le soir. (Sâdiq al-Mu'ayyad 2001: 39-40)» Le lendemain, juste avant de quitter la ville voilà que se présente une délégation d'Issas et de Danakils «Après la poignée de main et les salutations, ils se mirent à formuler des vœux bénéfiques. Ils étaient debout en l'honneur de Son Altesse le sultan. Ils m'informèrent qu'arriveraient au soir des délégations des tribus proches de Djibouti pour saluer l'ambassade du sultan. Ensuite, ils s'assirent et se mirent à poser des questions sur Istanbul, s'enquérant sur le nombre d'habitants, les grandes mosquées, les endroits saints et aussi sur ma destination et la raison de mon voyage. (Sâdiq al-Mu'ayyad 2001: 44)». Durant le voyage en chemin de fer qui mène Sadik ül-Müeyyed vers Dire Dewa, un arrêt a lieu en gare de Dawanli à la frontière entre la Somalie française et l'Ethiopie, où se trouvaient des Somaliens : «Lorsque les Somaliens présents apprirent que j'étais envoyé de la part de Son Altesse le sultan, ils accoururent vers moi, invoquèrent Son Altesse et me congratulèrent pour mon arrivée en bonne santé. Ils nous honorèrent à l'excès comme à chaque arrêt le long de notre voyage. Leur nombre augmenta en un instant au point que la gare fut bondée. Ils considéraient en effet la présence de la délégation comme une chance de montrer leur dévouement et la loyauté de leur allégeance à Son Altesse. Je me suis alors souvenu de ce que m'avait dit, quand j'étais à Djibouti, le gouverneur de la Somalie française au sujet des populations de ces régions: "ils seront extrêmement heureux et contents de voir la délégation ottomane dans leur pays à cause de leur intense attachement au trône de Son Altesse" (Sâdiq al-Mu'ayyad 2001: 57)» Ne doutons pas de la sincérité de l'opinion du gouverneur mais n'oublions pas que l'empire ottoman avait dû renoncer à ses droits sur la Somalie vingt ans auparavant. Ce sentiment de l'unité que forme le monde musulman atteint un point extrême dans une des mosquées de Harar

lorsque les Ottomans assistent à la prière du vendredi : «Les regards de tous ceux présents étaient tournés vers les membres de la délégation. Je ressentis une vive émotion, au point que les larmes me vinrent aux yeux lorsque j'entendis le prédicateur invoquer le nom de Son Altesse le sultan, et les deux mille croyants présents dire amen à son appel envers lui. C'est certes une habitude courante dans tous les royaumes musulmans, mais le pur Ottoman ne se maîtrise pas quand il entend ce nom magnifique prononcé avec respect et révérence dans des royaumes éloignés, séparés par des déserts et des mers, et ne possédant pas de liaisons directes avec les Ottomans. J'entendis également les fidèles, alors qu'ils sortaient de la mosquée après la prière, appeler à la protection et au succès du calife. Il apparaît ainsi que les cœurs des croyants en un seul Dieu, qu'ils soient proches ou éloignés, sont liés dans cette position élevée par un attachement solide, basé sur la religion. Ce lien est si grand et cette foi si haute que tous les croyants ne forment qu'un seul corps. (Sâdiq al-Mu'ayyad 2001: 83)» Après son arrivée à Addis Abeba, l'auteur reçoit la visite de princes musulmans venus de la province de Djimma Aba Djifar et s'entretient en arabe avec eux – langue qu'ils maîtrisaient parfaitement. Durant la conversation, l'un d'eux ouvre la montre de Sadık ül-Müeyyed et celle-ci portait le sceau du sultan, la *tughra*, «Je leur en expliquai la devise. Quand ils la comprirent, ils embrassèrent la montre, la posèrent sur leurs têtes. Elle avait pris beaucoup de valeur à leurs yeux. Je regrettai de n'avoir quelques documents portant ce sceau. Il aurait constitué un présent de choix pour ceux que je reconnaissais ici comme grands musulmans. (Sâdiq al-Mu'ayyad 2001: 156)» Cet accueil chaleureux n'est pas seulement le fait de musulmans locaux mais aussi de musulmans étrangers, comme ces commerçants indiens qui sont les premiers à accueillir avec des fleurs la délégation à Addis Abeba (Sâdiq al-Mu'ayyad 2001: 141). Ces Indiens en profitent pour faire remarquer que la communauté musulmane qui s'élevait déjà au nombre de deux mille âmes ne possédait ni mosquée ni cimetière. Sadık ül-Müeyyed s'empresse de leur assurer qu'il en parlerait au négus. De fait, l'auteur le fait savoir à Ménélik et Alfred Ilg avertit Sadık ül-Müeyyed que l'empereur a donné une suite favorable à cette demande et la mosquée s'appellera même Ḥamîdiyya, en l'honneur de Abdülhamid II. Mais selon Fasil Giorghis la première mosquée, al-Nûr («la Lumière»), fut édifée en 1893, lorsque Ilg fit part à Ménélik de la remarque d'un fonctionnaire égyptien sur l'inexistence d'une mosquée et d'un cimetière pour les musulmans dans la ville (Giorghis 1996: 152). Quant à la promesse de Ménélik faite à Sadık ül-Müeyyed, elle est ajournée en 1907 à cause des atermoiements des autorités ottomanes à faire en sorte que les moines éthiopiens à Jérusalem retrouvent leur place sur le toit de la chapelle de Sainte Hélène (Erlich 1994: 77).

L'importance de l'empire ottoman peut se lire aussi en filigrane par les rencontres de Sadık ül-Müeyyed avec ces compatriotes installés en Ethiopie et

dont les activités prospèrent, à l'instar d'Iskandar Ghâlib et de Bishâra Ghâlib. Libanais d'origine, ils étaient parvenus à faire du commerce dans plusieurs parties de l'Afrique dont le Dahomey avant de s'implanter en Ethiopie et de gagner la confiance du négus. La multiplicité des nations qui composent l'empire ottoman défile devant Sadik ūl-Müeyyed, il rencontre ainsi les Libanais à Djibouti; puis des Turcs, des Albanais et des Kurdes à Harar qui travaillent en rapport avec des compatriotes établis à Djibouti; et enfin il croise des Grecs et des Arméniens à Addis Abeba (Sâdiq al-Mu'ayyad 2001: 73-74. 139). A ce sujet, la rumeur courut même la caravane que l'ambassade résiderait chez un Arménien avant que finalement Ménélik ne l'autorise à rester chez Ahmed Effendi 'Abd al-Qadir, un commerçant de Djedda installé à Addis. En fin de compte, l'exemple le plus frappant est ce Paulus Ilyas Baghdâdî (Sâdiq al-Mu'ayyad 2001: 186-187) originaire de Damas et chercheur d'or en Ethiopie avec l'accord de Ménélik, après avoir prospecté au Transvaal.

Ces aventures personnelles sont aussi des exemples pour les lecteurs et la réflexion de Sadik ūl-Müeyyed après sa rencontre avec les deux Libanais est claire : «Nous désirons du plus profond de nous-même qu'ils soient un modèle pour le reste de nos jeunes qui se lancent dans les affaires (Sâdiq al-Mu'ayyad 2001: 45).» D'ailleurs, les initiatives commerciales que l'empire ottoman pourrait prendre ici ne sont pas oubliées. Notre auteur précise ainsi les routes maritimes reliant Istanbul à Djibouti – confirmées par le guide Madrolle –, les produits importés et exportés ainsi que les domaines exploitables (Sâdiq al-Mu'ayyad 2001: 48-50; Madrolle 1902: 18).

Il n'est pas innocent que l'auteur insiste à plusieurs reprises sur la position somme toute correcte des musulmans ou des citoyens ottomans en Ethiopie par rapport au pouvoir. A part la persécution des musulmans sous le négus Yohannes IV (m. 1889) (Sâdiq al-Mu'ayyad 2001: 169-172. 208 ; Zewde 1992: 48 (Yohannes IV)). qui eurent lieu dans le cadre des guerres avec le Soudan mahdiste et qui, selon l'auteur, étaient désapprouvées par l'ensemble de son entourage, les musulmans ont une place honorable sous le gouvernement de Ménélik. Par ailleurs, les autorités éthiopiennes se sont montrées à plusieurs reprises bien disposées par rapport à l'empire ottoman et Sadik ūl-Müeyyed de rappeler comment le *ras* Makonnen réagit quand il était gouverneur à Harrar et que la population grecque de l'endroit prit à parti les musulmans lorsqu'un conflit agita les Balkans. Mais quand les Ottomans eurent le dessus et que les musulmans pavoisèrent, le *ras* Makonnen répondit aux Grecs venus s'en plaindre : «Lorsque vous faisiez des abus contre eux et que vous les humiliez, aucun musulman n'a levé la voix ni dit un mot. Et maintenant qu'ils laissent éclater leur joie avec raison sans vous nuire, vous commencez à vous plaindre qu'ils vous agressent (Sâdiq al-Mu'ayyad 2001: 217) !». Ménélik lui-même n'avait-il pas sermonné des Arméniens qui avaient quitté l'empire ottoman et qui auraient voulu avoir une autonomie politique. L'empereur leur répondit: «il nous semble que vous

faites partie de ces gens qui sont enclins au mal. Si ce n'est pas vrai, pourquoi votre État vous rejeterait-il en dehors de votre patrie ? Il faut que vous nous apportiez une garantie soit de l'État ottoman, soit d'un pays étranger. Sinon, quittez mon pays !». En réalité, la première arrivée massive d'Arméniens en Éthiopie eut lieu en 1895, alors que leur situation se détériorait dans l'Empire ottoman et que les autorités ainsi que la population réagissent très durement aux manifestations arméniennes (Sâdiq al-Mu'ayyad 2001: 162; Garretson 2000: 67; Georgeron 2003: 286-295; Zewde 1992: 98).

Au demeurant, cette bienveillance éthiopienne à l'égard des musulmans remontent même à l'époque du prophète Muhammad et Sadik ül-Müeyyed de rappeler l'envoi par celui-ci d'un certain nombre de compagnons et l'accueil que leur fit le légendaire négus de l'époque, Ashama (Sâdiq al-Mu'ayyad 2001: 182-183). La tradition situe la tombe du souverain en question au lieu-dit Nagash, à une trentaine de kilomètres au sud de Wikro, dans le Tigré (Conti Rossini 1938: 402). Quant au nom supposé de ce souverain selon les sources arabes, Ashama, ce serait la forme arabisée de 'Ellä-Sāham¹⁵, empereur attesté dans les sources éthiopiennes mais dont le règne se placerait bien avant l'événement en question, qui est situé en 615 et 616 ap. J.-C. Même les agissements de l'émir Ahmad Gragn sont minimisés et montrés sans enthousiasme musulman : «Ahmad Gragn ravagea le pays et en conquiert une bonne partie, laissant le gouvernement de Yeshaq en passe de s'effondrer. Les Éthiopiens échappèrent à l'anéantissement grâce à l'aide des Portugais qui s'engagèrent à les aider contre les musulmans en échange de la permission d'introduire le catholicisme à l'intérieur du pays. En 1533, les musulmans envahirent le pays sous la direction de l'émir de Zayla et leurs troupes occupèrent l'Amhara et le Tigré, ils endommagèrent Axoum, la capitale. Ils refluèrent ensuite devant les troupes portugaises, alliées aux Éthiopiens (Sâdiq al-Mu'ayyad 2001: 147-148)».

Cette vision favorable à la politique éthiopienne s'étend jusqu'à un épisode contemporain de son ambassade: la plainte portée par le cheikh Muhammad Sa'îd Yahyâ à l'encontre d'un musulman, un certain Zakkaryâ qui, à la suite d'une série de visions, donnait une interprétation personnelle du Coran et semait manifestement le trouble. L'auteur ne dit pas explicitement la suite qu'il attend que le pouvoir donne à cet événement mais il faut savoir qu'en fin de compte ce Zakkaryâ se convertit au christianisme et composa un bref commentaire du coran en arabe pour montrer aux musulmans que le livre saint témoignait de la foi chrétienne (Sâdiq al-Mu'ayyad 2001: 161; Gori 2001; Abdussamad 2000: 161-172, spc. 168-169 ; Crummey 1972: 57. 59-60). Ménélik lui permit de prêcher dans n'importe quelle région musulmane. Il lui donna quasi une centaine de fusils et le gratifia de quatre mille thalers Marie-Thérèse sur le trésor impérial ainsi que d'un fief tombé en déshérence.

¹⁵ *The Dictionary of Ethiopian Biography*, Addis Abeba, 1975, I, pp. 28-29.

Le pouvoir éthiopien

Le pouvoir éthiopien est d'abord représenté par Ménélik dont la biographie et le portrait (Sâdiq al-Mu'ayyad 2001: 207-210) sont flatteurs et montrent un souverain qui, issu d'une dynastie royale, est parvenu à se faire reconnaître comme négus et à faire l'unité de l'Ethiopie. Mais c'est certainement le rôle de l'empereur dans la guerre contre les Italiens qui magnifie le plus le personnage. Il commande, affronte le feu mais aussi fait preuve de magnanimité et interdit la castration traditionnelle des prisonniers, certes, en vain. Wilfred Thesiger (Thesiger 1990: 50) écrit d'ailleurs à propos des prisonniers faits à la bataille d'Adwa: «Quelque 1 500 prisonniers indigènes eurent la main droite et le pied gauche tranchés, puisque tel était le châtement traditionnel infligé à ceux qui se battaient contre leur pays : la plupart d'entre eux ne survécurent pas à une telle torture. Quelques-uns furent castrés, bien que Ménélik eût donné des ordres exprès proscrivant ce type de sévices.» Dans cette guerre contre les Italiens, c'est l'impératrice Tayto qui nous est décrite comme la plus virulente et Sadik ül-Müeyyed de nous la montrer intransigeante face au comte Antonelli au sujet de la correction de l'article XVII du traité de Ucciali/Wechale¹⁶, motif de la guerre italo-éthiopienne de 1894-1896: «L'impératrice dit au comte: "Le gouvernement italien communiqua la matière du dix-septième article du traité aux États européens; de même, nous aussi, nous leur avons fait connaître la version amharique et que le sens de l'article incriminé y était différent de la version italienne. Nous, nous avons un honneur qu'il convient de préserver !" Le comte lui répondit en disant qu'il avait trouvé une autre expression plus claire pour

¹⁶ Ménélik, futur négus depuis la mort de Yohannes IV, mais pas encore couronné signe et scelle le 2 mai 1889 les exemplaires éthiopien et italien du traité d'Ucciali (ou Wechale, selon l'appellation éthiopienne de l'endroit). Ce traité était l'œuvre des tractations d'Antonelli et il devait être ratifié et entrer en vigueur après le couronnement de l'empereur. Parmi les articles, l'article XVII allait rapidement poser problème. En effet, la version italienne faisait de l'Italie le seul et nécessaire intermédiaire entre l'Éthiopie et le monde extérieur, établissant en quelque sorte un protectorat italien sur le pays, alors que la version amharique faisait de l'Italie un intermédiaire potentiel et facultatif. Après cette signature, l'Italie s'empresse de faire connaître le traité aux grandes puissances qui réagissent différemment : l'Angleterre suit l'Italie car elle y gagnerait tandis que la Russie et la France s'étonnent du procédé. Ce n'est qu'en juillet 1890 que Ménélik se rend compte du problème et refuse de le ratifier, il pense seulement à un problème de rédaction et espère que l'Italie corrigera sa version, mais c'est peine perdue. Les relations entre les deux pays se refroidissent. Salimbeni, résident à Addis Abbeba, puis Antonelli à partir de décembre 1890, rencontrent Ménélik dans l'espoir de trouver un arrangement laissant à l'Italie sa prééminence. Les discussions continuent jusque février 1891, mais Ménélik et Tayto sont intraitables. Le 12 février Salimbeni et Antonelli quittent Addis Abbeba. De guerre lasse, Ménélik dénonce globalement tout le traité le 27 février 1893 et le fait savoir aux puissances européennes. V. Dorese 1983: 274-277; Marcus 1975: 114-134; Zewde 1992: 74-75.

l'article en question. L'impératrice lui rétorqua : "Certes, vous désirez établir un article par lequel vous savez que l'Abyssinie vous est assujettie, mais cela ne se fera jamais ! L'Éthiopie ne recevra la tutelle de personne". Le comte Antonelli fut impressionné par ses paroles et il dit : "Alors que Sa Majesté arrange cet article". Et Tayto répondit "Ce sera fait !" Après cette courte phrase, chacun partit de son côté. Quelques jours plus tard, le comte Antonelli suggéra à l'empereur d'écrire une aimable lettre de paix au roi d'Italie au sujet de l'article litigieux. Il refusa sur l'interdiction de l'impératrice (Sâdiq al-Mu'ayyad 2001: 211-212)».

A côté du couple impérial et du *ras* Makonnen, d'autres grands nous sont dépeints ainsi que le chancelier d'Etat, le suisse Alfred Ilg (Sâdiq al-Mu'ayyad 2001: 46)¹⁷, ami et conseiller de Ménélik. Enfin, c'est l'organisation administrative et judiciaire qui nous est décrite, nous montrant un pays partagé entre l'application d'un code de loi, le *Fetha Nagast* («*Législation des rois*») et pratiques irrationnelles comme le *lébasha*. Au sujet du *Fetha Nagast*, Sadik ül-Müeyyed s'est assez renseigné pour nous dire ce que ce code représentait (Sâdiq al-Mu'ayyad 2001: 164-165): «Il a été réuni et mis par écrit au milieu du XIII^{ème} siècle après J.- C., par un clerc chrétien d'origine copte du nom d'As'ad ibn 'Asâl. Il est constitué de deux parties. La première traite de l'Église, de la religion et du culte, et fait des emprunts au droit copte et aux rites juifs. La deuxième partie est destinée aux sentences [à rendre] et aux affaires. Il est fort influencé par le shaféisme et en particulier par le livre *al-Tanbîh* d'Abû Ishâq al-Shîrâzî¹⁸. Il y a trois cents ans, un certain négus a promulgué l'ordre d'appliquer obligatoirement ce code. Le terme *fatâ* est un abrégé du terme arabe "*fatwa*", c'est ainsi un recueil de *fatwa*. *Nagûs* signifie le négus et l'ensemble a pour sens "*les fatwas du négus*"». En réalité, le *Fetha Nagast* est la traduction éthiopienne d'un traité de droit copte, *al-Madjmu' al-safawî*, écrit par un des membres de la famille des Ibn al-'Assâl dans la première moitié du XIII^{ème} siècle. Il fut traduit en éthiopien au XVII^{ème} siècle (Cerulli 1968: 176). Quant au *lébasha*, il s'agit d'un jeune garçon non pubère qui est drogué et dont la démarche somnambulique est censée conduire au voleur. Charles Michel (Côte 1900: 488, note 1) écrivait en 1900 «Le *lébasha*, jeune garçon mis en état de somnambulisme par des pratiques ridicules et par l'absorption d'un certain breuvage, servait, jusqu'à présent, à la recherche des voleurs. Cette coutume favorisait de tels abus, que le négus vient de l'interdire». En réalité, cette pratique continue jusqu'à l'occupation italienne

¹⁷ Alfred Ilg (1854-1916) est un ingénieur suisse qui arriva en Ethiopie en 1878 à la demande de Ménélik, alors roi du Shoa. Il devint son conseiller et son bras droit technique. Il est ainsi à la base du chemin de fer franco-éthiopien et de l'approvisionnement en eau d'Addis Abeba. Il fut fait Chancelier d'État en 1897, *The Encyclopaedia Africana. Dictionary of African Biography*, New York, 1977, I, p. 88-89 (Pankhurst, P.).

¹⁸ Abû Ishâq al-Shîrâzî (1003-1083) est un important juriste shaféite, dont le *Kitâb al-tanbîh fî l-fiqh* constitue encore aujourd'hui l'un des traités fondamentaux du shaféisme.

de 1936 (Garretson 2000: 34-35). Il va sans dire que cette institution du *lébasha* occasionnait bien des abus et aboutissait même à des incidents diplomatiques avec les Européens établis à Addis Abeba.

Réalités éthiopiennes

Ainsi par son récit l'auteur nous donne une description par touche de la société éthiopienne telle qu'il l'a vue, que ce soient les types de mariage, l'importance du clergé et de l'Eglise ou l'organisation de l'armée et du service militaire (Sâdiq al-Mu'ayyad 2001: 177-180. 197-203). Mais nous avons aussi les différentes populations croisées en route comme les Somaliens, les Issas, les Danakils, les Gallas (aujourd'hui appelés Oromos), les Argobba et les Kerehyou. L'auteur prend le temps de décrire les plats éthiopiens ou encore le mode d'habitation traditionnelle. Peut-être pour ancrer plus encore son récit dans la réalité, une foule de termes amhariques relatifs aux usages ou à la culture sont transcrits et, malgré les déformations inévitables, ils sont pour la plupart reconnaissables¹⁹. On y retrouve des titres de fonction, comme *fitawarî*: à l'origine, commandant d'une avant-garde et sous Ménélik, titre équivalent à *ras*; *nagâdî*: chef de muletiers de *näggade*: commerçant. Il y a aussi des plats, des boissons et des plantes indigènes comme par exemple: *barbarî*: «Poivre rouge fait à partir de plusieurs variétés de poivrons. Ce n'est pas une épice mais bien un aliment de base»; *berz*: «boisson faite de la dissolution de miel dans de l'eau»; *qwälläqqwäl*: euphorbe candélabre; *tälla*: la bière éthiopienne traditionnelle faite à base de sorgho et de miel. Et enfin des *realia* éthiopiennes, comme *alga* «fauteuil, lit»; *dergo*: nourriture ou argent donné à un visiteur ou un étranger; *sälf*: «ordre de bataille ou parade militaire»; *shamma*: toge traditionnelle, etc.

Modernisation du pays

Mais le pays qui nous est donné à voir est aussi un pays qui se modernise par la volonté de ses dirigeants et en premier lieu de Ménélik, dont l'esprit d'initiative et le penchant pour les techniques nous sont montrés (Sâdiq al-Mu'ayyad 2001: 208-209). L'Ethiopie possède tout d'abord une nouvelle capitale dont l'emplacement a finalement été choisi par l'impératrice qui y avait fait construire un nouveau palais avant que le cadre n'attire le reste des services administratifs. «La ville a des dénivélations et des méandres car elle est bâtie sur de nombreuses collines et hauteurs. Les constructions de la famille impériale sont sur l'un des sommets. Les édifices des *ras*, des grands du royaume et des princes y sont aussi. Ils sont entourés par les maisons des serviteurs et de la suite. Pour cette raison, les maisons

¹⁹ Nous renvoyons une fois pour toutes à Kane 1990.

et les rues de la ville sont éloignées les unes des autres comme si l'agglomération était un camp militaire et non une ville. En effet, les *ras* et les princes qui habitent toujours dans leurs provinces et ceux qui n'ont rien fait construire dans la capitale, quand ils viennent à Addis Abeba, plantent leurs tentes dans les espaces vacants, avec leurs soldats et leurs domestiques. De la même manière, les caravanes qui arrivent de l'intérieur du pays ou de la côte s'installent dans leur campement. La ville est ainsi composée de maisons et de tentes, et le nombre d'habitants atteint approximativement les cinquante mille (Sâdiq al-Mu'ayyad 2001:160)». Et cette ville est déjà reliée au reste du monde par le télégraphe par Harar et Djibouti: «Harar était reliée avec la frontière djiboutienne au moyen d'une ligne télégraphique et par ailleurs avec la capitale de l'Abyssinie par une autre ligne. On trouve dans les bureaux télégraphiques d'Addis Abeba, de Harar et de Djibouti des appareils téléphoniques à côté du télégraphe. Il est ainsi facile pour la population et en particulier pour les commerçants de se parler l'un l'autre quand le temps est beau et le climat adéquat. Dans les petits centres entre les trois villes citées, il n'y a qu'un seul appareil téléphonique. Dans chaque bureau, il y a un employé. Celui qui veut appeler n'importe quel centre téléphonique doit seulement payer un riyal pour dix minutes de conversation. Quand il faut communiquer des informations par télégraphe entre les trois villes mentionnées, les employés des centres téléphoniques moyens ouvrent la ligne. (Sâdiq al-Mu'ayyad 2001:101. 223-224)». Avant de repartir d'Addis, Sadik ül-Müeyyed prévient Istanbul par télégramme et revient sur les lignes : « Le télégraphe d'Addis Abeba vers l'Europe a deux lignes. La première est la ligne gouvernementale, elle part de la capitale vers Harar, Dire Dewa, Djibouti, Périm et l'Europe. Le prix de chaque mot vers l'Europe par cette ligne est de cinq francs, de soixante piastres d'argent jusqu'à Harar, et de trois piastres pour Djibouti. La seconde ligne est italienne et passe par Asmara, là elle se sépare en deux. Une ligne part vers Massawa et de là vers l'Europe par Périm. La seconde relie la capitale de l'Abyssinie à l'Europe par Kasala, le Soudan égyptien, le Caire et Alexandrie. Le prix de chaque mot pour l'Europe par la ligne de Massawa est de trois francs et soixante-deux centimes, et de deux francs quarante-cinq par la ligne de Kasala et du Soudan. J'envoyai mon télégramme par cette dernière. Le gouvernement et les ambassades étrangères ont un service postal entre la côte et l'intérieur du pays. Mais la difficulté de changer d'hommes et de mules véhiculant les malles postales ralentit les communications. J'en avais parlé avec un ambassadeur et il me répondit: "Quand les Éthiopiens connaîtront la valeur du temps et estimeront la réalité de cette valeur, ils établiront des lignes de postes rapides"».

Addis Abeba²⁰ était effectivement relié au monde par deux lignes télégraphiques, l'une partant de la capitale pour arriver à Harar et de là vers

²⁰ Eshete 1975: 1-16; Madrolle 1902: 18, pour les postes téléphoniques, avec deux postes en plus: Tchalenko et Tchoba.

Djibouti où elle rencontrait la Compagnie de l'Eastern Telegraph à Périn. La deuxième ligne reliait Addis Abeba à Asmara par Makkalé et Adwa. A Asmara la ligne se séparait en deux: une partait vers Massawa et Périn, l'autre, terrestre, par Kassala rejoignait le Caire. Quant à la ligne téléphonique, elle n'existe en 1903 qu'entre Addis et Harar, et elle est due aussi aux efforts d'Alfred Ilg. Dans ces deux villes, les employés sont des Suisses mais dans les postes intermédiaires, Kouloubi, Derrou, Kouni, Lagardini, Baltchi, ce sont des Éthiopiens qui assurent les permanences. Pour ce qui est de la poste, c'est à partir de 1892 que les Français assurent un service postal de qualité entre Harar, Addis Abeba est le reste du monde en passant par Djibouti. Du côté éthiopien, il faut attendre 1894 pour que les premiers timbres, à l'effigie de Ménélik et en amharique, soient imprimés en France. C'est aussi Alfred Ilg et Léon Chefneux qui sont chargés par Ménélik de mettre un service postal sur pied en lien direct avec les services français. Cependant, à part les timbres, les envois sont transportés de manière traditionnelle par dos de mule ou par porteur.

Mais bien sûr l'ouverture sur le monde d'Addis Abeba se fera par le train, par cette ligne qui à l'époque de notre auteur ne couvre que le tronçon Djibouti – Dire Dewa et dont Sadik ūl-Müeyyed décrit le service et les gares en détails. Ce chemin de fer (*Guida dell'Africa orientale italiana*, Milan, 1938, pp. 416-417; Marcus 1975: 151-153; Doresse 1983: 284; Dubois 2002: 88-92; Van Gelder de Pinda 1995) franco-éthiopien est lui aussi né de la rencontre de Ménélik avec Alfred Ilg. Ce dernier, dès 1879, montre à Ménélik tout l'intérêt d'un chemin de fer pour désenclaver les hauts plateaux éthiopiens, mais le *ras* n'est alors guère attiré par le projet. Une fois devenu empereur, confronté à la présence italienne sur la côte et à la nécessité de se procurer des armes, Ilg est prié en 1893 de se pencher sur la faisabilité d'une ligne reliant Djibouti au Shoa. Après remise d'un rapport, Ilg reçoit l'année suivante une des concession de quatre-vingt dix neuf ans pour mettre sur pied une compagnie qui construira la ligne en trois étapes: d'abord de Djibouti à Harar, puis d'Harar à Addis, et enfin d'Addis au Nil Blanc. Malgré l'opposition des Italiens mais avec l'appui des français le projet se concrétise. Léon Chefneux récolte des fonds en France et en 1896 il obtient l'autorisation du Ministère des colonies de construire une ligne en territoire français. La même année est créée une Compagnie Impériale des Chemins de fer Éthiopiens. En dépit des difficultés techniques mais aussi de l'hostilité des tribus, le premier tronçon de la ligne reliant Djibouti à Dire dewa est terminé en 1902. Par la suite, les rivalités entre la France d'une part et l'Italie et la Grande-Bretagne d'autre part amèneront à une révision des plans initiaux et la voie ne sera pas continuée plus loin qu'Addis Abeba.

Gardons à l'esprit que Sadik ūl-Müeyyed avait participé à la mise en place du télégraphe et puis, en partie, au chemin de fer du Hijaz. Il pouvait parfaitement juger de l'intérêt stratégique et économique de ces installations.

Conclusion

Finalement cette relation d'ambassade devient à la fois un journal de voyage et un compendium d'informations sur la société éthiopienne du début du XX^{ème} siècle par la multitude de notes prises en cours de route ou par la suite. C'est aussi l'œuvre d'un haut fonctionnaire parfaitement formé par les programmes d'étude mis en place depuis les *Tanzîmât*. Son ouverture d'esprit, sa faculté d'observation vont de paire avec une parfaite loyauté pour ne pas dire une dévotion à l'empire ottoman et à son représentant, le sultan-calife. Naturellement, une telle image de l'intérêt que suscitait le calife de l'islam au-delà des frontières de l'empire a dû impressionner le lectorat ottoman à l'heure où les ingérences occidentales se faisaient de plus en plus fortes. Certes, dix ans plus tard, à la déclaration de la Grande guerre et à l'appel au djihâd, les conséquences seront infimes et, pour nous limiter à l'Éthiopie, signalons simplement que la légation allemande (Tafla 1981: 130-136) sera pour ainsi dire coupée du monde.

Le parfait esprit ottomaniste de Sadık ül-Müeyyed transparaît aussi dans l'appel à ses compatriotes à commercer et à investir en Éthiopie, puisqu'elle est si bien disposée à l'égard des Ottomans installés sur son sol. Un aspect supplémentaire des remarques de l'auteur est l'absence de considération «nationale» quand il rencontre un compatriote, c'est un citoyen ottoman quelle que soit son origine.

L'administration du pays nous est décrite comme mélangeant coutumes traditionnelles et volonté de modernisme, sous la houlette d'un négus intelligent, entreprenant et bien entouré. En outre, l'Éthiopie au travers de son histoire – en tout cas, telle que nous la narre Sadık ül-Müeyyed – a souvent entretenu des relations cordiales avec les musulmans. Et Ménélik ne semble pas déroger à la règle.

Quant à un rapprochement stratégique avec l'Éthiopie de Ménélik, rien n'en est dit mais la précision que met Sadık ül-Müeyyed à décrire l'armée éthiopienne – qui devait tout de même avoir un aspect bien fruste – et les pages qu'il consacre à la guerre italo-éthiopienne indiquent que cette nation opiniâtre qui était parvenue à battre une puissance occidentale avait toute son admiration et, peut-être, pouvait servir de modèle.

References:

- Abdussamad, A. Ahmad. 2000. Muslims of Gondar, 1864-1941. *Annales d'Éthiopie* XVI. 161-172.
- Ahmed, H. 1992. The historiography of Islam in Ethiopia. *Journal of Islamic Studies*, III/1. 40.
- Akarlı, E.D. 1990. The defence of the libyan provinces. In: S. Deringil, S. Kunalp (eds.) *The Ottomans and Africa*.

- Caulk, R. 2002. «Between the jaws of hyenas». A diplomatic history of Ethiopia (1876-1896). Wiesbaden.
- Cerrulli, E. 1943. Etiopi in Palestina. Rome.
- Cerrulli, E. 1968. La letteratura Ethiopica. Firenze.
- Conti Rossini, C. 1938. Necropoli musulmana ed antica chiesa cristiana presso Uogri Hariba nell'Enderta. Rassegna di Studi Orientali XVII.
- Côte, M. 1900. Mission de Bonchamps. Vers Fachoda à la rencontre de la mission Marchand à travers l'Ethiopie. Paris.
- Crummey, D. 1972. Sheikh Zakaryas : an Ethiopian prophet. Journal of Ethiopian Studies X.
- Deringil, S. 1990. Les Ottomans et le partage de l'Afrique. In: S. Deringil, S. Kunalalp, S. (eds.) The Ottomans and Africa (Studies on ottoman diplomatic history, V). Istanbul.
- Dubois, C. 2002. Djibouti 1888-1967. Paris.
- Doresse, J. 1983. Histoire sommaire de la corne orientale de l'Afrique. Paris.
- Erlich, H. 1994. Ethiopia and the Middle East. Boulder.
- Eshete, A. 1975. A Page in the history of Posts and Telegraphs in Ethiopia. Journal of Ethiopian Studies XIII. 2.1-16.
- Garretson, P. P. 2000. A History of Addis Abäba from its Foundation in 1886 to 1910. Wiesbaden.
- Georgeon, Fr. 2003. Abülhamid II. Paris.
- Giorghis, F. 1996. Aethiopia, histoire, populations, croyances, art et artisanat. [Berlin].
- Gori, A. 2001. La « Silloge » di Sah Zakkäryäs. Rome.
- Herzog, C.; R. Motika. 2000. Orientalism alla turca : late 19th/early 20th century ottoman voyages into the muslim « out back ». Die Welt des Islams 40. 139-195.
- Kahhāla, 'U.R. 1993. Mu'djam al-mu'allifin. Beyrouth.
- Kane, T.K. 1990. Amharic-English Dictionary. Wiesbaden: Harrassowitz.
- Le Gall, M. 1990. Ottoman outlook on Africa. In: S. Deringil, S. Kunalalp (eds.) The Ottomans and Africa (Studies on ottoman diplomatic history. Istanbul.
- Madrolle, C. 1902. Guide du voyageur, Indo-Chine, Canal de Suez, Djibouti et Harar, Indes, Ceylan, Siam, Chine méridionale. Paris.
- Mantran, R. (ed.) 1989. Histoire de l'empire ottoman. Paris.
- Marchat, H. 1977. Hommes et destins. Paris.
- Marcus, H.G. 1975. The Life and Times of Menelik II, Ethiopia 1844-1913. Oxford.
- O'Fahey, R.S. 1903. Arabic Literature of Africa. Vol. III, Fasc. A: The Writings of the Muslim Peoples of Northeastern Africa. Leiden.
- Ochsenwald, W. 1980. The Hijaz Railroad. Charlottesville.
- Sādiq Bāshā al-Mu'ayyad al-'Azm. 1326 [1908]. Rihlat al-Habasha. Al-Qāhira.
- Sādiq Bāshā al-Mu'ayyad al-'Azm. 2001. Rihlat al-Habasha, min al-Astāna ilā Adīs Abābā 1896. Beyrouth.
- Sadik ül-Müeyyed Azımzade. 1322 [1904]. Habesh Seyahatnamesi. Istanbul.
- Sadik el-Müeyyed. 1999. Habesh seyahatnamesi. Istanbul.
- Skinner, R. 1906. Abyssinia of to-day. An account of the first mission sent by the American Government to the court of King Menelik (1903-1904). London.
- Tafla, B. 1981. Ethiopia and Germany. Wiesbaden.

Ducène Jean-Charles

Thesiger, W. 1990. *La vie que j'ai choisie*. Paris.

Van Gelder de Pinda, R. 1995. *Le Chemin de fer de Djibouti à Addis Abeba*. Paris.

Zewde, B. 1992. *A History of modern Ethiopia*. London-Addis Abeba.